LAMINE AMMAR-KHODJA

ALBERT, À L'ENVERS

déboires

les nerfs

GALLI H'MAR

« J'ai compris que j'avais détruit l'équilibre du jour, le silence exceptionnel d'une plage ou j'avais été heureux. Alors, j'ai tiré encore quatre fois sur un corps inerte où les balles s'enfonçaient sans qu'il y parût. Et c'était comme quatre coups brefs que je frappais sur la porte du malheur. »
L'étranger d'Albert.

GALLI H'MAR veut dire « un âne m'a dit. »
Cette maison d'édition appartient à plusieurs riches hommes d'affaires saoudiens. Les Arabes s'étant entendus à ne pas s'entendre, des disputes internes ont donné fruit à plusieurs noms de structure : blédard, blé d'art, blé dard, b'ni dar (construis une maison).
à vous de choisir.

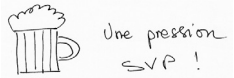
Dimanche 16/08/2009

Journal Debord

On est dans un bar.
Il est 15h03. Il y 5 filles, 5 garçons, deux femmes et un homme.
On se regarde discrètement. Les mimiques des uns, répondent aux interrogations des autres.
C'est donc eux.
La rentrée des classes.

Après deux ans d'enseignement, je reviens à l'école.
Et on nous affiche la sauce d'emblée : intensif, instructif, fort en émotion, belle expérience, ça vous changera.
Première mission : un journal de bord. Donner ses impressions.

*



Passées les commodités pompeuses de la timidité, on trinque, on tchatche. Tout le monde veut une première impression du village. J'avoue que je n'en ai pas. J'ai passé mon voyage dans le train avec une nausée effroyable. Et les deux bus n'ont rien fait pour arranger l'affaire. Pâle comme un citron, je suis déjà content d'être là avec toute ma tête.

*

Ici, c'est camping sauvage.
Sous la haute égide de Marie.

*

C'est une de ces tentes magiques qui s'ouvrent toutes seules.
J'enlève l'élastique qui la tient compacte et la lance dans l'air exactement comme j'ai vu faire la blonde de la publicité.
Pour un journal Debord, bonjour la société du spectacle.
La tente s'ouvre, je découvre ma niche.
« Bon Dieu, c'est un truc pour chien ça ! »
Mensurations : 1m50 sur 1m50. Je fais 1m80. Faut pas être Euclide pour comprendre qu'il y a 30 cm en trop dans mon corps. Je veux bien prendre une scie et me couper les jambes, mais je renoncerais à ma carrière de cinéaste… je me résous à l'idée que je vais vivre comme un clebs pendant une semaine. Pas si étonnant pour un Algérien en France. J'envoie un texto à ma sœur :
« Merci pour la tente de pygmées. »

Tonton K

C'est en plein air et il fait bon. C'est la soirée d'ouverture. Au programme : le court-métrage d'une étudiante, promo 2008-09. Le long-métrage : Pétition - la cour des plaignants de Zhao Lang.
Sur une estrade, ils font des discours. On remercie monsieur le maire, les banques, les bénévoles, les tables, les arbres de donner du papier pour imprimer les affiches. Ça m'ennuie. Je ne supporte pas les discours. Je veux dire, il pourrait y avoir Malcom X là-haut que ça me ferait le même effet (ne vous méprenez pas, c'es un fan qui parle).

Pour passer le temps, je jette un coup d'œil à la foule : ce sont des têtes d'habitués. Des vieux. Beaucoup de vieux. Ils en ont vu des films et ne sont pas impressionnés par la beauté du lieu. Dans ma maladie mentale, je me mets à compter les Arabes. Ah! en voilà un demi ! Presque ! Je tourne la tête à droite : un complet !

Ça commence.

Je ne dirai pas un mot sur les films d'étudiants. Je n'en ai pas envie. C'est comme ça.

Après 20 minutes, on rallume. On applaudit. Je lève la tête. Flash-back de 15 ans. Oui, exactement 15 ans que je n'ai pas vu un ciel aussi resplendissant. Des millions de points scintillent dans le ciel. Sur le coup, je me dis : « voilà mon gars, nous y revoilà, tu es l'un des derniers survivants du romantisme. » Je me laisse glisser assez de temps avant que les lumières du projecteur ne strient le ciel de nouveau. Nous sommes repartis pour deux heures.

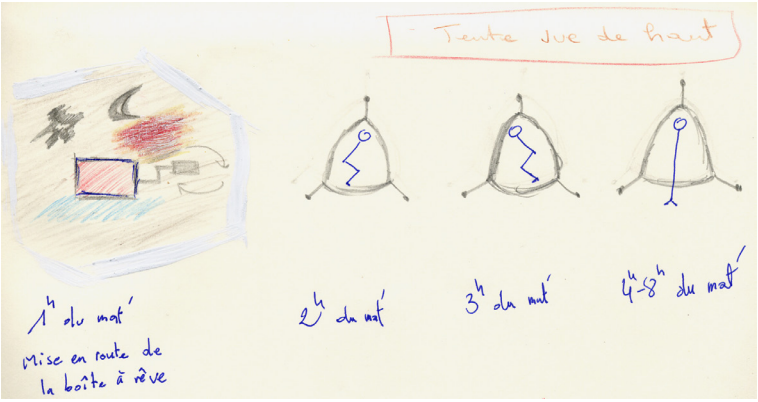
Un diable ce Zhao Lang. Dès la première minute du film, il nous serre la gorge et nous oblige à voir ce qu'il veut nous montrer : une Chine injuste qui opprime des Chinois. Etrange sensation de déjà vu. Je revenais d'un séjour de 5 semaines à Alger avec cette idée en tête : « Si Kafka avait été Algérien, son oeuvre aurait été plus noire. »

Un Chinois qui parle à un Algérien, ça ne peut être que sous la tutelle de tonton K.

Moi, je pense à ma semaine de chien.

Lundi 17/08/2009

Réveil tordu.
Voilà à quoi ressemble la nuit que je viens de passer :



Marie, une étudiante du master me lance de bon matin :
« Franchement, tu fais pitié avec ta tente. »
Je hoche la tête.

Miterrand et le mauvais cinéma

Salle 1. Débarbouillé, je me mets à la queue de l'Afrique. Une queue blanche. C'est à mon tour. Stop : « désolé monsieur, c'est complet.»
Je sais pas pourquoi, ce genre de truc ça n'arrive qu'à moi.
Salle 2. Ce monsieur doit rentrer chez lui, de Florence Miettaux.
Les intervenants sont pompeux. Des intellectuels au mauvais sens du terme. Le genre à mettre une heure avant de lâcher une phrase. Et ça parle longtemps.

Personne ne comprend un mot de leur charabia. Mais personne ne bronche.
Le film : on suit le combat d'une association et d'une famille contre l'expulsion d'un français d'origine algérienne, victime de la double peine : prison + charter. Je réféchis. Non, je ne vois pas comment dire ça autrement : c'est très mauvais. LE FOND NE JUSTIFIE JAMAIS LA FORME.
Et les pompeux repartent de plus belle. Je m'éclipse.
Il fait une de ces chaleurs insupportables. Allez savoir pourquoi ça me rappelle toujours l'étranger de Camus. Un Français qui fl ingue un Arabe. Je me dis qu'on pourrait inverser la tendance : un Arabe qui fl ingue un Français.

*

Je sors mon carton d'invitation : aujourd'hui, nous sommes invités à déjeuner avec monsieur le ministre de la Culture : Fréderic Mitterrand.
Tout a été organisé à l'arrache. Personne ne s'y attendait. Qu'est-ce qu'un ministre vient voir ici ? On est à Lussas, un bled paumé qui n'attire, une semaine par an, que les passionnés ou les professionnels du cinéma. Loin du star système du Réel. Ici, on marche avec des tongs, les pieds remplis de poussière et tout le monde pue la sueur.
La marchande de tabac, à propos de la visite:
« Oh, un Mitterrand, il ne peut rien en sortir de bon… ! »
Moi, en rigolant : « A qui le dites vous ! »
Dire ça à un Algérien, c'est lui offrir un plateau de fruits exotiques : Mitterrand, pour nous, c'est le garde des sceaux pendant la bataille d'Alger. Au courant de la gégène, la torture, les exécutions, la guillotine, sans piper mot.
C'est politiquement un homme qui n'arrive pas à voir l'Algérie (même indépendante) autrement qu'une annexe de la France.
C'est enfoncer la tête de l'Algérie sous l'eau en soutenant le Front Islamique du Salut en 1991, alors que l'Algérie était en train de virer bordel glauque.

Mais, ne nous égarons pas, on parle du neveu là.
Nous sommes une cinquantaine de privilégiés à avoir droit au buffet. Mais avant, il faut serrer des mains, visser des sourires. Mon estomac appelle au secours. Je regarde de loin. Faut dire que JE N'AI AUCUNE SYMPATHIE POUR UN MINISTRE QUI FAIT PARTIE DU GOUVERNEMENT SARKOZY.
« Oui mais tu comprends, on me chuchote, c'est quand même sympa de sa part de venir ici. »
« Oui mais tu comprends, je réponds, Sarkozy c'est la peste. »
On ouvre le buffet : huitres, crevettes, fromage, maïs, taboulé, vin blanc, rouge, etc.
Je peux dire sans honte que j'ai mangé et bu comme un africain. C'était peut-être pas une si mauvaise idée cette visite de monsieur le ministre. D'ailleurs il est debout à ma droite et il s'attend à ce qu'on dise quelque chose.
Lionel, un des étudiants :
« On est la nouvelle promotion du master réalisation en partenariat avec Lussas. Pour nous, c'est la rentrée scolaire.
- C'est cool ! répond Fréderic. »
Mi guindé, mi relâché. Mi sérieux, mi loufoque. Le genre de gars très difficile à cerner, je crois.

Le cinéma commence

L'après-midi, je fais enfin mon entrée cinématographique au festival : un vrai film : Archipels Nitrate, de Claudio Pazienza.
Répondant à une commande de la cinémathèque royale de Belgique, le réalisateur rend hommage à ce lieu et donc au cinéma. Le documentaire se construit par bribes d'idées associées, pensées philosophiques, réflexions sur l'archivage et disparition des films. Sa force est qu'on ne sent jamais de cassure. Les images coulent, et nous on regarde. Le hic c'est que ça s'essoufle au bout de la 30ème minute. Or le film en fait 62. Je ne saurais expliquer ce que c'est. Un peu

comme un coureur qui démarre telle une fusée et qui se claque un muscle à quelques mètres de l'arrivée.
On embraye sur un court de Comolli. Moi, je rétrograde.
Le dîner commence à faire son effet. Une sieste s'impose.

Ce sourire d'ouragan

Quand je me réveille, les criquets ont envahi ma niche. Je secoue la tête et m'en vais prendre une douche. C'est ça, ou mettre le feu à mon abri.

La chaleur persiste, même en fin d'après-midi. C'est le moment de prendre un verre avant de lancer les séances du soir.

A ma table, il y a Marie et des étudiantes de l'année dernière dont Mahsa, une iranienne.
Avec cette dernière, on parle master, Iran, Algérie, solidarité tiers-mondiste. Un jeune homme vient s'attabler avec nous. Le crâne légèrement dégarni, la quarantaine, des lunettes, souriant, dynamique.
La discussion m'amène à dire cette phrase que j'ai rabâchée tellement de fois :

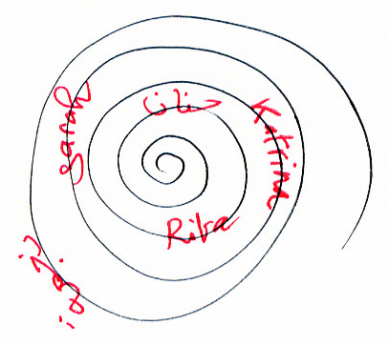
« L'Islam en Algérie est politique et non religieux. »
Le jeune homme aux aguets :
« Ce qui différencie l'Islam des autres religions, c'est que l'Islam est politique.
- Je ne suis pas d'accord, je reprends, c'est ce qu'on en fait qui est politique.
- L'Islam dicte des règles de conduite de la vie de tous les jours.
- Il me semble qu'il y a la même chose dans le Christianisme et le Judaïsme.
- T'es d'accord que le prophète Mohamed est un homme politique ?
- Jésus était un prêcheur, je le mets dans le même sac.
- Le premier a fait des guerres.
- Pas faux, mais ça ne change rien à la question politique. »
Moment de silence. Je prends un peu d'eau.

Il est 21h15. Salle 5. Bassidji. Les gens s'installent à bon rythme. Le réalisateur est agité. Il bouge à droite, gauche, prend son téléphone, cherche ses amis. Il m'a reconnu, on se salue. C'est l'homme dégarni aux lunettes.
Ça dure 114 minutes et c'est d'une intelligence redoutable. Une gifle au manichéisme ambiant.

Mehran Tamadon est athée et fils de militants communistes. Il décide d'aller faire parler les Bassidji, une milice paramilitaire, défenseurs extrêmes de la République islamique d'Iran. Ces gens là sont des fascistes. Des gens qui ne rigolent pas avec tout ce qui est différent d'eux. Et c'est là l'une des forces du film : Tamadon utilise sa caméra, son film et donc le cinéma comme une arme pour aller là ou il n'est pas permis d'aller. Il pose des questions à ceux qui ont réponse à tout. Par ses moyens, il tente de combler l'abîme qui existe entre ceux qui mènent la barque et ceux qui sont embarqués de force.
Comme c'est souvent le cas, on comprend que les choses sont plus complexes. Même si ceux qui mènent sont soudés entre eux, par les non-dits des uns et des autres, il en ressort des oppositions internes. Or il

n'y a pas d'opposition en Iran…
Je m'arrête là, pour le reste il faut voir le film.

Au moment de rejoindre ma niche, je remarque, derrière moi, une ombre qui marche sur les pas de mon ombre. Je me retourne. Le fantôme : c'est le genre de fille qui pourrait envoyer le monde au tapis au 1er round. Une Mike Tyson du sourire. C'est un chaos à elle seule. N'en déplaise aux féministes, ce n'est pas un hasard si les ouragans ont des prénoms féminins.



Mardi 18/08/2009

Quotidien d'un festivalier

Troisième jour : Ok, on a bien compris le rythme : réveil étouffé sous une chaleur étouffante, p'tit déj', le matin : films, déjeuner, douche; l'après-midi : deux ou trois films c'est selon, sieste, apéro; le soir : séance en plein air, manger, boire, lancer la boîte à rêves. Le lendemain : rebelote.
Pour le reste, voir avec Lionel Rossini, célèbre gangster sicilien.

Pissologie

Les toilettes sont des lieux de profondes inspirations.

La beauté de l'art subsiste dans la difficulté de reproduire la tumultueuse courbe de la réalité.

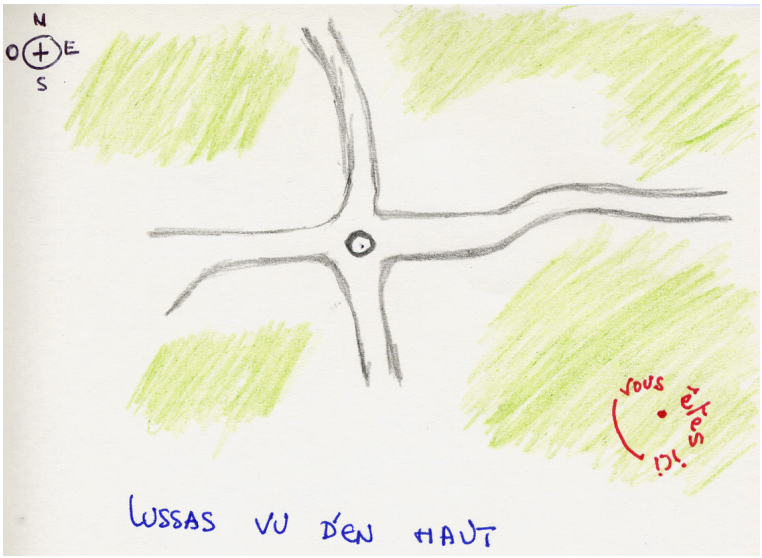
> Qui a dit que la connerie est la décontraction de l'intelligence ?

Salle 5. Matin. Face aux fantômes, de Sylvie Lindeperg et Jean-Louis Comolli.
Intéressant. Rien à dire de plus, si ce n'est que Bill Murray aurait fait l'affaire…

En retrouvant ma niche, j'ai l'impression qu'elle a rétréci. Dans un élan de poésie mal contrôlé, je me dis que les films m'ont grandi. Que je ne mérite pas de vivre comme un chien.

Salle 2. 14h30. L'impossible - Pages arrachées, de Sylvain George.
Ça commence sans son et ça finit sans sens.
Le monsieur à ma droite ne s'y est pas trompé. C'est son nez qui vient toucher ma main. Je tourne la tête voir ce qui me dérange. Ronflant à peine, il a choisi de s'éclipser. Et puis d'un coup :
« Oh ! Pardon monsieur ! me dit-il en se réveillant. »
« Ne vous inquiétez, je dis, je comprends. »
Je finis et sors fier de moi d'avoir résisté à 2 heures 20 minutes de supplice. Le réalisateur a voulu être radical sur la forme pour se montrer révolutionnaire. Il en sort quelque chose de très prétentieux avec un fond flou. Je ne sais rien de ce monsieur, mais j'arrive à en voir le profil : un homme qui se veut leader dans les milieux de l'extrême gauche, une statue sur les décombres de la commune.

Je sors de ma torpeur et sais ce qui est bon pour moi : une virée bucolique. Aller se changer les idées. Devenir bête quelques instants.



Le cheval de Chris Marker

Dans ma balade, voilà ce que je vois :

Une révolte cassée par un saule pleureur.

Un cheval sorti de la jetée de Chris Marker.

La culture et le cinéma pour rétablir la révolte.

L'ombre d'un cinéaste breton qui ne ment pas.

A Lussas, le cinéma est partout. Inutile d'en échapper. C'est comme ça.

De la chambre de bonne au F4, 15 arrondissement

Je l'installe avec un sentiment de regret pour ma niche. Elle a l'air tellement luxueuse celle-là. Plus grande. Plus spacieuse. Moustiquaire. Double ouverture centralisée. La totale.
J'ai plié l'autre.
Marie, une étudiante du master :
« Elle est chouette ta tente ! »

140 000 euros, pourquoi ?

Le soir, c'est le plein air. Un film sur les immigrés africains au sud de l'Espagne. La plupart veulent rentrer chez eux, car l'Europe, c'est affreux.
Le film est à peu près aussi plat que la Belgique. Il a coûté 140 000 euros. Avec l'argent, la production aurait pu payer des billets d'avion à tous ces pauvres sans-papiers qui souhaitent le retour.
Direction le F4.

Mercredi 19/08/2009

Ce que je pense de Lusass

Maintenant que nous sommes bien installés, je peux donner mes impressions sur le festival.
Je dirais qu'il y a une bonne ambiance générale. Il m'est arrivé plus d'une fois de parler à des gens que je ne connaissais pas. De dire bonjour à des passants avec de grands sourires aux lèvres. Je suis très

réceptif à cette chaleur humaine. Ça sent le sud.
Ici, beaucoup de têtes sont étiquetées « déjà vu » dans ma mémoire. Lui est un réalisateur prétentieux, elle est monteuse de, l'autre fait de bons films, celui-là ne parle que de lui, etc.
C'est un coin d'habitués. Et comme tous les coins d'habitués, il y a des rituels qui reviennent sans cesse. Le cinéma est omniprésent dans les discussions. Ces dernières sont parfois pompeuses, parfois intéressantes.
Enfin, l'univers du 7ème art est rempli de ces belles femmes qui ont un avis sur tout. Souvent, on a l'impression d'être très bête devant elles. Alors on les regarde parler en acquiesçant de la tête.
C'est très plaisant d'être ici.

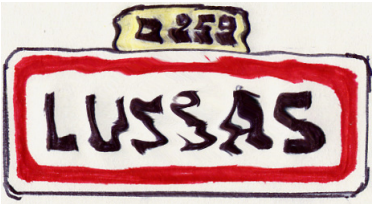
L'intello intellectuel

Je suis assis à une table avec Nicolas, un réalisateur que j'ai connu dans un festival de premiers documentaires (on présentait nos films respectifs), Virgile, un réalisateur invité pour présenter son film (Donc), et la copine de ce dernier.
Ça blague, ça boit, ça parle de rien. Et puis, Nicolas à Virgile :
« Ah, t'es vraiment un intello !
- Je suis pas un intello ! Répond l'autre.
- Mais si, t'es bourré de références, t'es un intello toi.
- C'est pas péjoratif, dit la copine de l'autre.
- Dans sa bouche, ça l'est. »
Il n'assume pas.
« Ben, c'est juste qu'il y a des choses simples que tu cherches à compliquer, reprend Nicolas. En plus tu as fait un film sur un écrivain que personne ne connaît.
- Marcel Moreau ! Qui ne connaît pas Marcel Moreau ! »
Typique réaction d'intello.
« C'est quoi la littérature pour vous ! Virgile très sur la défensive. Beigbeder, c'est ça la littérature pour vous !
- Pourquoi tu t'énerves, le calme sa copine, ce n'est

pas péjoratif d'être intellectuel. »
Ces débats là me donnent la nausée. Ça me rappelle les réflexions type : « T'as une montre ! T'es vraiment un bourgeois ! » Ça sonne très morale judéo-chrétienne calquée sur un socialisme de surface : les problèmes de la gauche en Europe.
« Et toi, l'intellectuel algérien, il dit en pouffant, qu'est-ce que tu en penses ? »
Les mots intellectuel et algérien mis ensemble, ça fait rire.
« Moi ? Je dis, j'ai pas d'idées là-dessus. »

Encore du cinéma

Dans le parking, à l'ombre, je suis assis à me couper les ongles de pied. Il fait une chaleur insupportable et donc Albet n'est pas bien loin.



Je réfléchis aux films de ce matin.
- Xiao Jia rentre à la maison, de Damien Ounouri.
- Rien ne s'efface, de Laetitia Mikles.
- Avant que les murs tombent, d'Eve Duchemin.

Jia Zhang-Ke, star du cinéma chinois revient dans sa ville natale. Le personnage est simple, attentif, sec et intelligent. Les gens le reconnaissent dans la rue. Il s'arrête, parle avec eux, demande des nouvelles du père, de la mère, frères et sœurs.
Durant les interviews, il aborde deux sujets qui me sont chers : la notion de destin et le droit de critiquer son pays.

Il y a deux ans de cela, je m'étais posé cette question : pourquoi moi ? Pourquoi moi j'ai eu la chance de faire des études et décrocher un diplôme, alors que la majorité des élèves qui étaient dans ma classe au primaire sont devenus : islamiste, drogué, dealer, voleur ou chômeur.
N'ayant jamais pu répondre à cette question, je mis ça sur le sort du destin. Ce qui me laisse penser que je ne vaux pas mieux que les autres. C'est exactement ce même raisonnement que je retrouve chez Jia Zhang-Ke. Ensuite la Chine et son faux communisme reprennent leur place de droit. Et cette ritournelle sans fin :
« Critiquer son pays, c'est d'abord l'aimer. Ce qu'il faut absolument combattre, c'est l'indifférence. »
Point.

Seconde analyse. Je ne m'attarderai pas sur le deuxième film : un portrait de la réalisatrice Naomi Kawase. Tout ce que j'ai à dire c'est que cette femme est bizarre.

Le troisième est un petit bijou de 27 minutes.
Eve Duchemin est une blonde pulpeuse. Une Marilyn de la caméra. La sienne, elle l'a tournée vers les laissés-pour-compte. Des jeunes au bord du gouffre qui ne tiennent que parce qu'ils écrivent des textes. Elle montre le rôle que peut jouer la culture. Elle montre la misère de ceux qui n'ont rien. Même pas une baignoire pour se laver. De là, elle ressort avec leur fierté de rester debout.

Voilà ce qu'elle a dit à propos des personnages de son film :
« Je suis impressionnée par les gens qui ont cette capacité à savoir exactement se situer. »
Voilà ce qu'elle a dit lors de la visite de Mitterrand :
« Y avait le ministre qui était ici, et finalement on a tous bouffé nos crevettes. Qu'est-ce que tu veux faire ? »

Le groupe se forme

Je crois que c'est à cette soirée là que le groupe des étudiants du Master réalisation se forme. Le cubi de vin aidant, nous sommes amis.
Par solidarité, on dirige nos carcasses vers la projection des films des étudiants de l'année dernière.

Passé pas si simple (1ère partie)

Sur le chemin, une fille, un peu éméchée, me lâche cette bombe :
« J'ai connu des Algériens, plus Algérien que toi. »
Attention, je suis très sensible sur ce sujet.
Ça sent le cliché passé à la machine.
L'incompréhension de l'indigène par l'être supérieur.
Si ça continue comme ça, il va avoir des cheveux blonds raides. Il va se mettre à penser. Puis, il va même faire des films !
Je pourrais écrire 20 pages sur ce que m'évoque cette phrase. Est-ce que je me serais permis de dire à un Français : « J'ai connu des Français plus Français que toi. » ?

Passé pas si simple (2ème partie)

J'ai dit que je ne parlerai pas des films d'étudiants.
J'ai menti. Il se trouve qu'avec un de ces derniers, je viens de recevoir un deuxième obus sur la tête.

Alexis, un appelé de la guerre d'Algérie ('56), a pris sa caméra Super 8 avec lui.
[Sur un ton très Bisounours] Super 8, Super 8. Justement ! C'est super ! Il a filmé ses vacances ! Et la guerre c'est guilleret ! On peut y faire plein de trucs sympas. Piscine. Soleil. Rencontrer des indigènes pas comme les autres. C'est super !

Si madame mémoire est au chômedu, je lui annonce avec dépit qu'on vient de trouver du boulot pour elle.

Un Bassidj au Blue Bar

Ces histoires de France-Algérie, ça me donne des idées d'étranger. Des étranges idées d'étranger. Et la seule chose que je puisse faire quand ces idées là se pointent, c'est chercher un filingue ou aller boire un verre.
Le Blue Bar. Musique brésilienne. Les corps se balancent.
Je suis amené à discuter avec un Français barbu.
« Qu'est-ce que tu as vu de beau ? Il me demande.
- Je te conseille Bassidji, je réponds.
- Je l'ai vu. C'est vraiment ignoble.
- Hein ?
- Oui, le réalisateur joue exactement le jeu de l'occident.
- C'est à dire ?
- Il nous montre l'Iran que tout le monde pointe du doigt ici. »
Aïe, là c'est Tarik Ramadan qui pointe du nez. C'est la fin des haricots.
« Tu aurais voulu voir quel type d'Iran ? Je demande.
- Une autre Iran, dit le barbu.
- T'es pas un peu parano ?
- Mais non ! C'est toujours la même chose avec

les journaux. Ils nous rapportent tous la même merde ! Et lui, il rentre dans ce moule là. »
Là, on vire semblant gauche extrême.
« Ce n'est pas le sujet du film, j'essaye.
- Tiens, je te donne un exemple, aujourd'hui personne ne sait qui est Julien Coupat.
- Moi, je sais.
- Il a été traîné dans la boue, et les journaux se sont lavés les mains de l'histoire. »
Exemple type de discussion ou je ne sais plus de quoi on parle. En vérité, sourire d'ouragan est en train d'arriver. Le barbu bassidj l'embrasse goulument.
Je regarde : et l'ombre de ton ombre ? et les à bientôt ?
Ce n'est, finalement, pas une si mauvaise posture que d'être un Bassidj.

Un jeudi en vrac : + café

- P. Leboutte à propos de Manuela :
« Il y a prise de conscience de soi
Donc prise de conscience de l'image
qu'on renvoie à l'autre. »

- les yes man ne refont rien

- le cheminot, sans se déchaîner, chemine,
en dansant le cha-cha-cha, vers le
chahut des étudiants, futurs chômeurs.

- Chris Marker ~~à des travail~~ ~~ouvriers~~
~~après~~ lsen débat avec des ouvriers après
avoir fait un film sur eux :
« Maintenant, c'est à vous de faire des films. »

↳ Sylvain Piperau pique la réplique de C.M ..
~~[illegible]~~ ↓ après avoir fatigué tout le
monde avec son discours.

durant la journée

Lozinski : intéressant : à explorer

Méchoui ragot

Vers midi, je rencontre Anne-Marie Lallement, cinéaste et voisine de mon ancien quartier du 20e arrondissement de Paris.
« Hey Lamine ! Elle me lance. »
Je me mets à sa table avec joie. Elle me présente les personnes qui l'accompagnent. Ils sont tous âgés mais plus sympas que beaucoup de jeunes.
A dix mètres de nous, un animal succulent est en train de rôtir sur le feu. Anne-Marie sort sa caméra et la pointe sur Marie qui vient de nous rejoindre :
« Tu peux te présenter, lui demande Anne-Marie.
- Bonjour, je m'appelle Marie, je fais partie de la nouvelle promotion du Master réalisation documentaire à Lussas, et j'ai adoré le film Déconstruction, de Marcel Hanoun. »
Ma voisine pointe son engin vers moi :
« A toi maintenant.
- Bonjour, je m'appelle Lamine, et j'ai détesté le film de Sylvain George. »
En reposant sa caméra, Anne-Marie me glisse à l'oreille :
« Tu vois le monsieur là.
- Oui, je dis.
- C'est un gros salopard ! Marcel Trillat, tu connais ?
- Je sais qu'il est programmé, mais jamais rien vu de lui.
- Il a traité Vautier de négationniste.
- Ah, c'est lui ! »
L'homme déguste paisiblement son méchoui.
Le petit monde du cinéma se poignarde dans le dos.

Thyia ya Zinet !

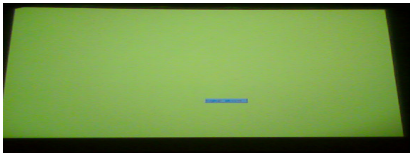
Je suis ému de voir Zinet.
Cinéaste génial.
Acteur chaplinien.
A fini dans un H P.
Probablement à Blida, comme la mère de Kateb Yacine.
Miné par l'alcool et le manque de reconnaissance.
Les marques des artistes algériens.
Voir la définition de Mépris dans le petit Robert ou chez l'oncle Godard.
Je cherchais à voir ces petits films (Les trois cousins, Ajoncs) depuis un moment. Introuvables comme tout Vautier. Là, c'est la frustration qui s'éponge.
Je peux dormir heureux.

Vendredi 21/08/2009

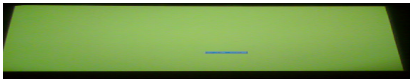
Je n'avais pas prévu ça

A force de voir des films sans les digérer, ma tête a fini par ressembler à ça :

Puis :



Puis :



Puis :

Voilà comment on finit par voir la vie en 16/9e.

Samedi 22/08/2009

Chiara Malta est une cinéaste italienne. C'est une belle femme avec des manières de petite fille. Elle a fait un film : Armando e la Politica. Ce film fait partie du cinéma que j'aime : intelligent, érudit, rythmé et drôle. Inutile d'en dire plus. Voir mon rendu d'analyse sur lamineparletrop.com

Le train

Commencement de la fin. Début du retour.
Dans le train pour Paris, je rencontre deux jolies filles qui étaient au festival. On parle cinéma. Que faire d'autre ?

La morale de l'histoire

Un Africain est par essence bavard. A peine sortis de nos mamans, on nous trempe dans la marmite à tchatche. Demandez à un Algérien de parler de n'importe quoi et il vous pond 25 pages. C'est comme ça.

ou

LAMINE AMMAR-KHODJA

Albert, à l'envers

CIRCULATION DE DROITE A GAUCHE

9 782070 728954

93-I A 72895 ISBN 2-07-072895-1

Ce livre est gratuit si vous ne faites pas de Cinéma, sinon, veuillez lâcher 850 dinars. Merci.